

Dans un de ses voyages, ayant été obligé d'entrer dans une auberge avec un autre ecclésiastique pour y prendre leur repas, pendant qu'ils étaient à table, une troupe de jeunes libertins vinrent se mettre à côté d'eux, et, sans aucun égard pour leur caractère, se permirent les discours les plus licencieux et les plus impies. Pendant quelque temps le Père ne témoigne son mécontentement et la peine qu'il ressent que par un visage triste et sévère ; mais voyant ces malheureux jeunes gens continuer, son zèle le transporte, sa douleur éclate ; il se lève subitement, jette sur eux un regard foudroyant, et frappant un coup terrible sur la table, il s'écrie : « Malheureux que vous êtes ! si vous ne vous respectez pas vous-mêmes, respectez les autres ! Ainsi, ou sortez d'ici, ou taisez-vous. » La troupe impie, atterrée et épouvantée, bien plus par le ton de sa voix et l'air enflammé de son visage, que par le coup qu'elle venait d'entendre, baisse les yeux, fait un profond silence et se retire sans dire un seul mot.

Le péché, ses malheureux effets, ses terribles châtements étaient les sujets les plus ordinaires des instructions du Père Champagnat. C'est par ce moyen qu'il renouvela la paroisse de La Valla et qu'il gagna à Dieu ses premiers frères. Profondément pénétré de la vérité de cette parole de l'Esprit Saint : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse », il ne cessait, dans ses instructions et dans ses entretiens particuliers avec les frères, de revenir sur cette vérité. Ses leçons ne furent pas perdues ; il eut le bonheur de faire pénétrer cette crainte salutaire si profondément dans leurs cœurs, qu'elle devint pour eux le fondement solide de cette haute perfection à laquelle ils parvinrent. On a remarqué qu'ils avaient tous une conscience extrêmement timorée, que l'ombre du péché et le moindre danger d'offenser Dieu les effrayaient. Un d'entre eux disait : « J'ai une telle horreur du péché mortel, et une si grande crainte de le commettre que son seul nom m'impressionne, m'effraye et me donne la pensée de fuir, comme ferait la vue d'un grand danger. » On

proposa au bon frère Antoine, malade à Bourg-Argental, de faire venir une femme âgée pour le servir. « Gardez-vous de faire cela, répondit-il : je préfère mourir plutôt que de laisser entrer une femme dans la maison et de recevoir ses services. » Comme on insistait : « Vous perdez votre temps, ajouta-t-il, et je vous déclare que, si elle vient, quelque malade que je sois, je m'enfuirai dans les classes. »

Le Père Champagnat ne se contentait pas de porter les frères à la fuite du péché mortel ; il s'efforçait encore de leur inspirer une extrême horreur du péché véniel et des moindres fautes. Voyageant un jour avec le frère Louis, selon sa coutume il se mit à parler d'objets de piété, et il en vint enfin à traiter de l'énormité et de la malice du péché véniel. « Ce péché, dit-il, paraît peu de chose à plusieurs personnes, et pourtant c'est, après le péché mortel, le plus grand de tous les maux. Oui, toutes les calamités qui inondent la terre, les guerres, la peste, la famine, les maladies, les infirmités de toutes sortes qui affligent l'humanité, la mort, et l'enfer même, avec ses feux et ses supplices éternels, sont un moindre mal qu'une faute vénielle, parce que tous ces maux ne sont que le mal de la créature, au lieu que le plus léger péché véniel est le mal de Dieu ; parce que tous ces maux, à l'enfer près, sont pour nous, si nous le voulons, des moyens de salut et de sanctification, des sujets de mérite, et peuvent nous faire acquérir un poids immense de gloire, au lieu que le péché est un mal pur, et ne nous attire que des maux. D'où nous devons conclure que si, par un seul péché véniel, nous pouvions prévenir toutes les calamités dont nous venons de parler, il ne serait pas permis de le commettre. — Quoi ! mon Père, reprit vivement le frère Louis, il ne serait pas permis de faire un péché véniel pour préserver les hommes de tant de maux qui les accablent ? — Non, mon cher ami, on ne pourrait et l'on ne devrait pas se permettre un mensonge, quand, par impossible, on pourrait, par cette faute, purger la terre de tous les maux qui la couvrent. Bien plus, il ne serait

pas permis de faire un péché véniel, quand par là on devrait convertir tous les pécheurs. — Mais s'il en est ainsi, il vaudrait mieux pour nous nous enfermer entre quatre murs, loin de toute occasion de pécher, que de nous jeter au milieu des dangers du monde pour instruire les enfants. — Vous raisonnez mal ; car l'éducation des enfants, loin de vous mettre dans la nécessité d'offenser Dieu, vous offre, au contraire, les moyens les plus propres pour éviter le péché et vous fournit l'occasion de le combattre et de le détruire, non seulement dans vous-même, mais encore dans les autres. — Mon Père, le péché étant un si grand mal, je crois que le meilleur et le plus sûr pour chacun, c'est de s'en préserver soi-même et de prendre pour cela les moyens les plus efficaces, en embrassant un genre de vie qui nous sépare entièrement du monde, même des enfants, puisque notre emploi auprès d'eux nous expose à plusieurs fautes que nous pourrions éviter en ne nous occupant que de nous-mêmes. — Ici encore, mon cher ami, vous vous trompez ; car pour éviter une faute, il ne faut pas tomber dans une autre plus grande encore, ce que vous feriez en ne répondant pas à votre vocation, en ne pensant qu'à vous, en devenant égoïste et en manquant à la charité que vous devez avoir pour le prochain. Que diriez-vous d'un homme qui, se trouvant dans une maison qu'un incendie dévore, se contenterait de fuir pour sauver sa vie, et laisserait périr au milieu des flammes ses frères et ses amis, qu'il pourrait sauver en s'exposant un peu ? Lorsqu'un danger nous menace et que nos frères y sont aussi exposés, il ne suffit pas de le fuir et de l'éloigner de nous, la charité demande encore que nous en préservions nos frères. D'ailleurs, le motif principal qui doit nous porter à fuir et à détester le péché, c'est qu'il offense Dieu. Or le péché offense Dieu dans tous les hommes, de sorte que si nous ne le haïssions qu'en nous-mêmes et non dans nos frères, si nous ne cherchons qu'à nous en préserver nous-mêmes, et si nous ne travaillons pas à le faire éviter aux autres, outre que nous

n'aimons pas Dieu, nous ne haïssons et nous ne détestons qu'imparfaitement le péché. Nous ne le fuyons qu'à cause des maux qu'il nous attire, au lieu de le craindre, de le combattre et de l'éviter, parce qu'il déplaît à Dieu et qu'il est la cause des souffrances et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Tels étaient les sentiments de notre pieux fondateur sur le péché véniel. Puissent les Petits-Frères de Marie s'en pénétrer profondément, et, à l'exemple de leur Père, craindre et fuir le péché plus que tous les maux du monde !

CHAPITRE QUATORZIÈME

Son amour pour le travail.

L'HOMME est né pour le travail, dit le Saint-Esprit dans Job, comme l'oiseau est né pour voler. L'homme n'est pas seulement obligé au travail par le fond de sa nature, il l'est encore par un ordre particulier de Dieu. En effet, l'Écriture dit qu'après avoir créé Adam, Dieu le plaça dans le paradis terrestre, afin qu'il y travaillât et qu'il le gardât. De plus, après la perte de son innocence, cette loi fut fortifiée par un nouveau commandement que Dieu lui fit de manger son pain à la sueur de son front et de cultiver la terre par le travail de ses mains. Notre pieux fondateur, en nous faisant une règle du travail, ne nous a donc pas fait une nouvelle loi, il a seulement rappelé celle que Dieu nous a imposée par son autorité souveraine. Mais ici, comme tou-